

Celles et ceux qui voudraient recevoir les versions numériques des numéros de la revue *Transhumance* peuvent nous contacter : revuenunatak@riseup.net

Le barrage et les hommes

Entretien avec Maurice Chappaz

Le texte qui suit est une réédition de l'entretien « Forces humaines, forces des eaux-lumières ; le barrage et les hommes » publié dans le n° 21 de la revue *Transhumances* (été 1985). La revue *Transhumances* était une revue saisonnière, publiée entre 1978 à 1990 dans les Alpes. Elle proposait une lecture critique de la montagne, autour de thèmes tels que l'invention de la montagne (n° 30), l'armée et le tourisme (n° 3) ou la contrebande (n° 28)...Destinée à « *ceux qui ne se reconnaissaient ni de la ville ni de la campagne, ni mobiles pour le plaisir, ni sédentaires par principe, elle [était] composée d'une poignée de travailleurs, saisonniers, lycéens et quelques "dériveurs légers"* ».

Dans l'entretien qui suit, Maurice Chappaz, également auteur du livre *Les Maqueraux des Cimes blanches*, nous livre une vision « de l'intérieur » de la construction du barrage de la Grande-Dixence en Suisse, dans le Valais — un de ces fameux "grands projets du XX^e siècle". Dans des termes évocateurs, Maurice Chappaz dresse un tableau très sombre de ce "*grand chantier*" qu'est la montagne. Son récit résonne des cris et des gémissements de cette fourmilière, "*fantastique de machines*" qui broie les individualités prises au piège dans ce marasme. Maurice Chappaz témoigne de ces personnalités, toutes si complexes, souvent oubliées derrière leur uniforme de travail, "*leurs casques, leurs blouses-cuirasses*". Quand la logique marchande dompte la montagne en y envoyant au suicide des humains détruire l'immensité qui les entourent...

Transhumances : Avant de parler du tourisme, je voudrais qu'on parle des grands chantiers, parce qu'avant le tourisme il y a eu les grands barrages.

Maurice Chappaz : Les grands chantiers des barrages m'ont fasciné dès le début. On a commencé à exploiter les sources et les chutes possibles, c'était vers 1925-26, dans la vallée où j'étais. Il y a eu une captation d'eau et une petite usine avait été faite. On avait fait un tunnel pour capter cette source, pour faire cette chute. Et tous les paysans qui avaient travaillé à ce tunnel mouraient les uns après les autres de silicose. On appelait ces agonisants « ceux du tunnel » et ça m'avait frappé. Ensuite, j'ai vu construire la première Dixence [1]. C'était un grand mur de l'autre côté de ma vallée, où je passais parfois en faisant une course, en traversant un col, en descendant un glacier. Ce chantier m'avait donné l'impression, que je ne retrouverai plus dans les autres, d'un grand campement de nomades, vivant presque comme une armée, à la fois en déroute, assiégée et à l'attaque, dans la boue, dans la neige, travaillant sous des bâches, sous des tentes, avec quelques machines. Il y avait une sorte de fourmilière qui élevait un grand mur de moellons. Et quand je suis venu y travailler (des années plus tard), on était en train de noyer ce mur qui était déjà très haut pour en faire un autre qu'on disait aussi haut que la Tour Eiffel. C'était le plus grand barrage du monde. Mon impression était alors totalement différente. Il y avait un jeu des câbles, des fils, des machines, des couleurs, des implantations. Baraquements ici, baraquements là, tour à béton ici, tuyaux qui descendaient, surgissaient. Je n'avais plus cette impression de nomades avec des pics, des pelles, quelques machines, mais l'impression d'un grand cirque, d'un grand jeu. J'avais l'impression d'un spectacle qui contrastait d'ailleurs avec chaque vie humaine si on la prenait de façon individuelle, si on la respirait dans son intimité. On avait une espèce de chose qui pouvait être une féerie si on la regardait. Et puis, si on prenait chaque vie humaine, il y avait celui qui devait contrôler telle machine, avec l'usure de ses yeux, cet autre qui devait surveiller telle gare de téléphérique, qui recevait la poussière des autres de ciment qui arrivaient, d'autres qui maniaient le marteau-piqueur,

1 Extrait de l'édito du n° 4.

il y avait les mineurs qui étaient à l'intérieur, à plusieurs kilomètres dedans la montagne, et qui paraissaient encore des gens d'un autre monde, que je pouvais voir seulement à la table de la cantine. J'avais l'impression d'un fantastique de machine, d'un fantastique industriel, chatoyant, assez beau, avec les petites destinées humaines, totalement différentes de cet environnement, avec leur angoisse, leurs soucis, leurs cris. Une impression très curieuse que j'ai parfois ressentie en me promenant dans la campagne. Je vois des paysans travailler, je les vois de loin. Il me semble que je les vois courbés. C'est comme un bouquet de fleurs. Ils sont là, ils s'inscrivent dans le paysage, ils sont très beaux. On les regarde. Et en même temps, dès qu'on touche, dès qu'on connaît, on a quelque chose de tragique dans ce bouquet de fleurs. Il y a une misère qui est une sorte d'impossibilité humaine à être totalement heureux avec le monde tel qu'il est. C'est assez tragique. La beauté de ce qu'on voit nous fait croire au bonheur et, quand on touche à l'enveloppe de la beauté et du bonheur, on atteint quelque chose où il y a un mélange de désir, de souffrance, d'enthousiasme, de peur, d'angoisse qu'on ne peut pas réduire à des conditions uniquement sociales ou matérielles.

Non, il y a un mélange à l'intérieur d'eux-mêmes d'enfer et de paradis. On reste là dans une très grande interrogation. Quand je suis entré à la Grande Dixence, c'est une des choses qui m'ont le plus frappé, avec ce qui pouvait être qualités et défauts, plaisirs et peines de ceux qui travaillaient. Oui, on s'égare...

Transhumances : Non, non, le côté grand spectacle et les destins individuels...

M.C. : Oui, je me disais, je pourrais rester là, comme devant un film. Il y avait les blondins, les fils qui passaient, la benne de ciment qui devait tomber sur le chantier du barrage, atterrir et s'ouvrir, les petits insectes avec leurs casques, leurs blouses-cuirasses. Il y avait les wagons qui venaient, ceux qui s'enfilaient sous les galeries. Il y avait nous-même quand on entrait pour contrôler le mur. Par un certain côté, ce travail industriel dans un désert et dans la haute montagne, avec le contraste des cimes, des neiges qui s'opposaient à ce barrage, la face blanche d'une montagne de presque 4000 met qui était un autre barrage contre le ciel bleu, avec sa perfection et sa brutalité, que certains tentaient d'escalader ; Par un certain côté, tout cela faisait comme un grand jeu, une grande vacance, un tragique qui dépassaient quand même la nécessité de gagner sa vie.

On mangeait dans des cantines. Il y avait des ouvriers assez âgés — c'est-à-dire cinquante ans — fréquentant plutôt les foyers, qui vraiment avaient des têtes de suicidés. Alors je me disais : ils supportent tout. Ils ont la vie du couple, la vie de la famille, les deuils, les accidents. Ils ont tout le reste qui se passe là. Ils ont tout ce qui s'accumule dans une destinée humaine. Et ils ont le barrage en plus sur les épaules.

On a construit le mur. Et, en même temps, on captait les sources et les fleuves depuis plusieurs autres vallées. Depuis le pied du Cervin, à travers une autre vallée au pied de la Dent Blanche et depuis le pied de la Dent Blanche à travers une autre vallée au pied du Pigne d'Arolla, depuis le Pigne d'Arolla au pied du Mont Blanc de Cheilon...

On trainait en somme ces fleuves par en-dessous en même temps qu'on construisait. Et quand le chantier était plus ou moins fini, il y a eu les travaux annexes d'organisation des sorties d'eau, d'amenées d'eau, même si le mur principal était fait. Le grand mur a peut-être pris cinq ou six ans et l'ensemble des travaux une vingtaine d'années. Une génération. Avec déjà des ouvriers qui disaient : « Qu'est-ce qu'on fera après ? »

Transhumances : Les barrages introduisaient des changements limités, assimilables. Le tourisme des stations va au-delà.

M.C. : On pourrait encore faire des barrages en Valais qui produit le quart de l'électricité suisse, mais alors on le détruirait carrément. Qu'est-ce qui reste ? Quelques petites vallées avec une cascade qui pleurniche et des ingénieurs qui voulaient la décoiffer. Mais ce n'est plus rentable d'attraper ce torrent. C'est juste pour utiliser les machines avant la rouille.

Dans les barrages modernes, on a d'ailleurs fait ce qu'on appelle « le palier supérieur », c'est-à-dire qu'on a fait une chute intermédiaire entre le glacier et le barrage. On a capté, supprimé le fleuve à sa source même. Il reste un grand glacier dont la discussion occupe le Valais. Il est même symbolique, c'est le glacier du Rhône. Il y a la plaine du Rhône. On veut faire sept barrages sur le Rhône. Pour finir, on va changer la nappe phréatique. Qu'est-ce que ça va donner pour l'agriculteur, pour les vergers ? On dit : « On vous fera des canaux ! »

Au début, quand on a construit les barrages, on a dit : « Admirez le mur, admirez cette construction, cette voûte entre les rochers ! » Le professeur qui nous enseignait la poésie, à Saint-Maurice, nous disait : « Admirez les pylônes ! » C'était les premiers pylônes. Effectivement, ils étaient étonnants. Mais, maintenant, qui oserait dire : « Admirez les pylônes ! » Le millièmè pylône je ne peux pas l'admirer. On ne veut pas voir un poulailler sur le ciel. On devait écrire des poèmes sur les pylônes, comme des arbalètes avec des lignes. Ça nous semblait naturel. S'il y a une nature intacte, s'il y a un désert, une trace humaine peut souligner cette nature et ce désert et s'accorder avec eux. Quand il y a une pelote de pylônes, ce n'est plus possible.

Encadré :

Un barrage en Valais

Etant donné sa taille ce barrage fut construit en deux étapes et selon la technique dite des gradins, c'est à dire par élévations successives (comme les marches d'un escalier). Une complication supplémentaire intervint du fait que l'ancienne centrale de Chandoline ne devait pas interrompre son fonctionnement pendant les travaux. Mais la plus grosse difficulté résida dans l'adaptation des techniques et du matériel aux conditions de travail en haute montagne, le chantier se trouvant à plus de 2000 mètres d'altitude. Le gel hivernal interrompit le bétonnage 6 à 7 mois par an et la nébulosité gêna la manœuvre des blondins (téléphérique des chantiers) à longue portée (1000 m), les conducteurs devaient alors manœuvrer les bennes de 15 tonnes chargées de béton d'après des indications données par radio. L'isolement du chantier obligea à construire des routes ainsi que plusieurs téléphériques pour le transport des matériaux; le principal de 20km, acheminait 1000 à 1200 tonnes de ciment par jour. D'importantes installations industrielles furent également créées (extraction, fabrication de béton, approvisionnement en électricité, eau potable, etc.) ainsi que trois villages pour le logement du personnel et les services du chantier. 1576 ouvriers, chiffre qui diminua d'année en année pour tomber à 712 en fin de travaux; elle était constituée pour 60% de valaisains, pour 20% de personnes d'autres cantons et pour 20% d'étrangers. LA mécanisation très poussée limitait la part des travaux de forces mais les intempéries mirent souvent les ouvriers à rude épreuve.

- Le barrage, entièrement en béton (5 800 000m³) a une épaisseur de 215 m à la base et de 22m au sommet. Un ascenseur et des galeries permettent de circuler à l'intérieur.
Hauteur maximum : 284m (Boulder Dam Etats Unis : 273m)
Longueur de couronnement (sommet) : 748m.
Altitude à la base : 2080m.
Capacité de la retenue : 400 millions de mètres cubes.

Extrait de la Documentation photographique, n°5-255 et 256, mai-juin 1965